

Tribulations d'un jeune officier d'Artillerie en Algérie

Par le Colonel (H) André MAZEL



En sortant de l'École d'application d'Artillerie, j'avais choisi le III/64^{ème} groupe (régiment d'Artillerie (d'Afrique) parce que j'étais sûr d'y être le plus ancien (dans le grade le moins élevé bien sûr). En effet, mon père servait dans ce corps d'élite quand je suis né au Maroc et je l'ai côtoyé (à Kasbah-Tadla et Meknès) pendant toute ma petite enfance jusqu'à ma rentrée en France fin 1945. Je connaissais bien son insigne dont les personnels, par autodérision, et les jaloux de son prestige, disaient qu'il symbolisait un régiment rapide comme la gazelle, brillant comme l'étoile et Cxx comme la lune.

Au cours de mon séjour en Algérie je suis passé dans toutes les batteries du groupe et dans chacune j'ai connu, comme sous-lieutenant, quelques actions particulières que j'ai tenté de raconter ci-après en essayant de garder un ton léger.

1 - Défense rapprochée (ou l'arroseur arrosé)	_____	p. 3
2 - La contre-guérilla «à l'ancienne»	_____	p. 5
3 - La montagne...ça vous gagne (ou pas)	_____	p. 7
4 - Cherchez l'erreur	_____	p. 9
5 - La chance, amie indispensable de l'Artilleur	_____	p. 13

Défense rapprochée (ou l'arroseur arrosé)

Me voilà donc en Algérie, dans le Constantinois plus précisément, dans ce régiment où a servi mon géniteur. Et pendant mon séjour je vais y passer d'une unité à l'autre pour remplacer un malade, un permissionnaire ou pour tout autre motif. J'ai ainsi tenu les emplois très variés d'observateur avancé, de lieutenant de tir ou encore de commandant d'unité. Ma toute première affectation fut une batterie de tir qui avait comme base arrière une ferme où avaient été cultivées des oranges devenues amères par une longue absence de soins. Elle était située à l'est de Bougie, à quelques centaines de mètres de la mer, et dominée par une colline abrupte, presque un mur, de 200m de haut à moins de 400m de distance. Cette colline était elle-même le contrefort d'une montagne boisée bien plus élevée.

Cette disposition n'était pas très confortable en termes de sécurité. Aussi quand la batterie était présente, étaient braquées sur le sommet, à la fois une pièce de 105mm et un half-track M16, véhicule semi-chenillé armé de quatre mitrailleuses de 12,7mm jumelées. Bien sûr le 105 HM2 n'aurait sans doute pas été très utile mais il devait impressionner les non-initiés. Par contre le M16, avec ses quatre tubes bien réglés et bien servis était redoutable, comme j'ai pu le constater lors de tirs d'entraînement. Ou comme auraient dit les jeunes de nos jours dans leur langue imagée et prolixe «ça déchirait!» ou bien «ça envoyait du bois!»

Ce dispositif de défense, malgré mes doutes, nous a permis de nous reposer tranquilles entre deux opérations. Les seuls réveils en sursaut que j'y ai connus venaient du bruit puissant des explosions dont la tectonique des plaques nous gratifiait assez fréquemment.

Et puis un jour le Capitaine commandant la batterie est allé dénicher dans les matériels en dotation mais soigneusement stockés, un mortier de 60mm et ses obus. Et là mon Capitaine n'a pas manqué de m'ordonner: «Mazel, le soir vous me tirerez quelques coups, par là-bas, aux fins de dissuasion». Par là-bas c'était le débouché d'une petite vallée, à environ 800m, vallée où était installé bien plus en amont un village qui était susceptible d'aider les rebelles.

Exécution, dès le premier soir. Le lendemain, même motif, même punition.

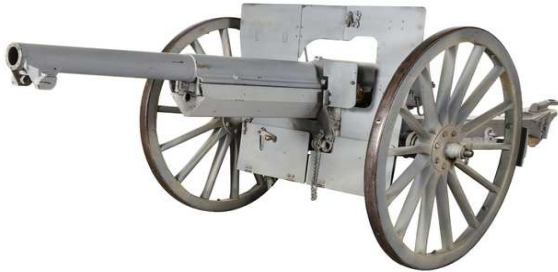
Effectivement ce fut une punition les jours suivants car une importante partie des obus n'explosant pas il nous a fallu, pour les détruire, aller les chercher en ratissant soigneusement la zone de réceptacle. On ne pouvait risquer un accident causé aux bergers ou à nos propres patrouilles. Et nous n'en avons trouvé aucun... jusqu'à ce qu'une patrouille monte sur la colline, pas par la face nord réservée aux alpinistes chevronnés, mais par l'un des flancs plus faciles (!) pour des artilleurs à pied.

Et là-haut, dans une petite cabane, invisible depuis la batterie, nos obus étaient bien rangés en un petit tas. En frissonnant, nous avons pensé qu'en tardant un peu nous les aurions sans doute retrouvés sur la piste entre la batterie et la route goudronnée — de Bougie à Sétif le long du littoral —, sous forme de mines artisanales, ancêtres des IED (Improved explosive devices) actuels.



Être du bon côté de la trajectoire est une règle d'or que l'artilleur respecte pour sa sécurité. Encore faut-il que les projectiles non explosés ne reviennent pas subrepticement piéger sa route.

Cette histoire nous montra que la dissuasion souhaitée par le Capitaine avait changé de camp et qu'il valait mieux revenir aux méthodes précédentes qui, elles avaient peu de chances de se retourner contre nous. Et le mortier de 60mm retrouva son lieu de stockage. Je n'en ai plus jamais entendu parler.



AUSTRALIAN WAR MEMORIAL

RELAWM04996.001

Canon de 75mm

Cette anecdote me fait penser que mon capitaine n'avait pas été le seul à farfouiller dans les reliques. En effet le commandant en second du groupe avait, lui, déniché je me demande bien où un canon de 75mm de la première Guerre Mondiale et quelques obus. Il avait en tête de compléter la formation des lieutenants en organisant des écoles à feu dans cette Petite Kabylie où quasiment partout les pentes dépassent 30% et que seul

le tir vertical y est possible! Genre de tir que le canon de 75 est incapable de réaliser.

L'idée a été abandonnée encore plus vite qu'elle avait germé. Mais j'ai eu, là, l'occasion unique de tirer un obus de 75.

Bien plus tard, je compléterai encore un peu ma pratique des canons obsolètes ou qui le deviendront en tirant un obus de 175mm grâce à l'amabilité d'un lieutenant de tir américain dans ce fameux camp d'entraînement de la 7^{ème} armée US, à Grafenwhör, près de la frontière tchèque slovaque.

À ce stade de mes souvenirs je constate que finalement, en Artillerie à tir courbe, il n'y a qu'avec du 155mm (oublions les tubes de la Grande Guerre) que je n'ai pas tiré!

Sans toutefois le faire moi-même, j'ai vu tirer, d'autres forts calibres, mais c'étaient des armes à tir tendu, d'Artillerie anti-aérienne ou de blindés.



Canon de 175mm

La contre-guérilla «à l'ancienne»

Frais émoulu de l'École d'Artillerie, affecté dans un régiment d'Afrique de réserve générale (ce qui m'a permis de parcourir une grande partie du Constantinois), j'étais en Algérie depuis moins d'une quinzaine de jours quand j'ai été envoyé, comme observateur avancé, auprès du commando de chasse du ^{nième} Régiment d'infanterie (indicatif radio «pickpocket rose», que le fort accent arabe ou la facétie faisait énoncer «p'tit quéquette rose»).

Réveil à 2 heures du matin, une heure de route, débarquement en un point dont je n'avais même pas les coordonnées et marche en file indienne dans une nuit complètement noire.

Le Capitaine commandant le commando (dont charitablement je tairai le nom), un vieux de la vieille des compagnies méharistes, au petit jour, vient me dire «**dites l'artilleur**, le guide est perdu, où sommes-nous?». Nous étions égarés au milieu d'un maquis extrêmement dense de la petite Kabylie, mais sur une crête d'où, Dieu merci, on pouvait apercevoir deux pitons caractéristiques bien apparents sur la carte. Par triangulation (*un comble avec deux points; les topographes apprécieront*) très, très approximative je me suis situé à quelques dizaines de mètres près; ce qui nous a permis de gagner notre position de bouclage sur le haut de l'un des flancs d'un vaste thalweg pour une opération d'envergure du régiment.

Dans l'après-midi, changement d'idée de manœuvre; le commando commence à ratisser vers le fond du thalweg. Quelques instants plus tard, coups de feu, sifflement de balles; même en montant dans un arbre je ne vois rien. Deux blessés sont signalés pour lesquels le capitaine demande une EVASAN¹ puis se tourne vers moi: «**dites l'artilleur**, vous pourriez préparer une DZ²?».

Mon rôle d'artilleur est, si nécessaire, d'appuyer les troupes amies en délivrant des feux «puissants, larges et profonds». Mais créer une DZ? Les blessés viennent d'être remontés sur la crête. Je comprends vite que je fais partie intégrante d'un ensemble où chacun doit œuvrer à la réussite de l'opération dans l'intérêt de tous. Alors en avant pour créer une zone de poser pour hélicoptère!

Finalement nous passons la nuit sur cette zone dont nous avons failli partir. Dans l'aube naissante, j'ouvre un œil; tout le monde dort; pas une sentinelle, ou s'il y en a une elle dort aussi. À son réveil le Capitaine m'apprend que les rebelles ont tenté, sur la crête en face, de franchir le bouclage à coups de grenades. J'avoue qu'ensuite, durant cette opération, j'ai eu tendance, lors des déplacements, à garder la main sur la crosse de mon pistolet!

Je ne suis pas sûr d'avoir pensé à lui, mais j'aurais pu parodier La Fontaine et m'écrier «Protège-toi comme tu peux protéger les autres et le Ciel vous protégera tous!». En tous cas, là encore, j'ai pris conscience que l'observateur avancé d'Artillerie auprès de troupes amies est un spécialiste intégré dans un ensemble combattant.

Dans l'après-midi de ce deuxième jour les gourdes sont vides mais le Capitaine toujours efficace: «**dites l'artilleur**, il doit bien y avoir une source dans le coin?», et me voilà parti avec trois hommes et toutes les gourdes disponibles. Nous avons bien ramené de l'eau trouvée dans l'un de ces petits ronds bleus de la carte; le capitaine s'est empressé de remplir son quart...pour se raser!

¹ Evacuation sanitaire

² Dropping Zone

Avant la nuit nous avons traversé le thalweg pour prendre position sur la crête d'en face. La discipline radio n'étant pas son fort, il eut vite fait d'épuiser ses sources d'énergie: «**dites l'artilleur**, vous n'auriez pas une pile de rechange?».

Dans l'après-midi du troisième jour il est envisagé de retourner dans nos cantonnements, et nous voilà partis le long de la crête quand quelques rebelles sont repérés à mi-pente en face, se mettant à couvert dans un bosquet. Des vues fichantes, une localisation pour observateur débutant, mon heure de gloire arrive enfin. Et je vais pouvoir faire mon vrai métier! J'explique au chef: «un obus fumigène de réglage puis des obus explosifs et dans moins d'un quart d'heure vous pouvez aller aux résultats!» Et bien non! «mon» Capitaine préfère faire appel à l'appui aérien (*le «close air support» d'aujourd'hui vous a une autre allure!*). Quinze ans sous le harnais séparent le Capitaine ancien du jeune Sous-lieutenant: on ne saurait discuter. Désabusé et un tantinet boudeur j'attends donc les deux T6³ qui arrivent une bonne demi-heure plus tard. Cela n'a pas manqué: «**dites l'Artilleur**, vous ne pourriez pas guider la chasse?». On m'expliquera plus tard qu'il n'avait sûrement pas envie de rééditer son exploit de faire tirer sur une de ses sections. Les rebelles n'avaient pas attendu le spectacle, pourtant fort réussi, du ballet aérien.

Nous n'avions plus qu'à regagner nos véhicules.

Merci Monsieur le Capitaine «**Dites l'Artilleur**» pour ce morceau d'anthologie de contre-guérilla «à l'ancienne» durant lequel j'ai mieux compris que faire corps, modestement, avec l'élément appuyé était indispensable.

Tous ces faits sont authentiques; le secteur obtenait quand même des résultats...quand la 13^{ème} DBLE⁴ y venait au repos et faisait de la vraie contre-guérilla, à cette époque glorieuse où l'observateur d'Artillerie n'avait ni GPS, ni chercheur de nord, ni télémètre laser, juste des jumelles, une boussole et, pour les plus précautionneux, un sitogoniomètre. Et pour les plus anciens une visière de képi graduée en millièmes (enfin ceux qui avaient la réputation d'être d'excellents artilleurs!).

³ Avion école américain équipé pour le besoin de mitrailleuses

⁴ Demi Brigade de Légion Étrangère

La montagne...ça vous gagne⁵ (ou pas).

J'avais choisi, en sortant de l'École d'application, l'Artillerie de campagne. Celle qui permet aux batteries, comme aux observateurs avancés d'évoluer à l'aise dans les paysages doucement vallonnés comme ceux des Camps de Champagne.

Toutes les positions de batterie peuvent être à défilement derrière des masques atteignant rarement 300 millièmes (environ 22 degrés) de site; de même tous les objectifs sont aux altitudes raisonnables des montagnes à vaches, donc ne nécessitent pas de travaux de terrassement particuliers en vue d'incliner les tubes à plus de 800 millièmes. D'ailleurs le règlement de tir de l'époque précisait bien que si cette quantité de millièmes, dans un cas comme dans l'autre, était dépassée il fallait passer en tir vertical. Cette recommandation était écrite en gras et encadrée à la fin d'une page. Page que l'on tournait avidement pour en savoir plus sur la façon de suivre cette recommandation. Et là pas un mot, c'était un autre paragraphe sur un autre sujet totalement différent. «Demerden sie sich», comme on dit en allemand de cuisine!

Tout ce préambule pour vous dire que l'Artillerie de montagne m'était totalement inconnue.

Quelle surprise en arrivant en Algérie dans un régiment dont une partie de la zone d'opérations se situait en Petite Kabylie où l'on passe facilement de 400m à 1.500m d'altitude en moins de 4km de distance horizontale.

Un jour, accompagné d'un canonnier radio et d'un «garde du corps», je suis envoyé comme observateur auprès d'un commandant de bataillon pour une opération dans le Djebel Babor, superbe montagne située à l'est de Bougie et 15 km de la mer, qui grimpe jusqu'à 2.000m. C'est presque du bizutage!

Nous partons pour trois jour avec armes et bagages, qui comportent pile de rechange, nourriture et couchage (sommaire).

Nous crapahutons vers le sommet à travers les cèdres et les nombreuses sources rafraichissantes en vue de redescendre sur l'autre versant pour un ratissage. De là-haut, demain on verra la mer! En attendant nous allons passer la nuit sur une portion de terrain dégagée et de faible déclivité. Jusque-là la montagne n'est pas plus terrible que les montagnes à vaches de la Lozère, terre de mes aïeux.

Le lendemain départ vers le pied du mont, face nord. C'est l'horreur!

Nous suivons un large thalweg en nous déplaçant sur des sentes de chèvres — 10cm de large au maximum — à flanc de parois presque verticales. Le fond de la vallée — pour moi l'abîme — me paraît très profond. Je serre simultanément trois choses: les dents, les fesses et la paroi où le plus souvent je m'agrippe. Alors que les Algériens du bataillon y gambadent comme des chamois.

Si je dois faire tirer la batterie qui nous appuie, je ne sais pas comment je vais faire pour aller avec mon radio, aussi en difficulté que moi, auprès du chef du bataillon, et lâcher la paroi pour utiliser ma carte et mes jumelles.

Mais les rebelles, plutôt sympathiques — à mon goût ce jour-là —, ne se sont pas montrés et j'ai atteint les limites du ratissage sans soucis autres que ceux liés à la varappe.

La nuit est là et nous devons remonter vers notre point de départ afin de pouvoir redescendre demain du côté où les véhicules nous attendront pour nous ramener.

⁵ Ancien slogan maintes fois répété par les départements des Alpes pour favoriser leurs attraits touristiques m'amuse mais ne m'inspire pas vraiment.

Et nous grimpons en file indienne par un sentier un peu plus carrossable — un peu moins d'un mètre, plein de cailloux — dans une nuit noire à ne pas distinguer au-delà du quatrième homme qui marche devant et pourtant nous sommes quasiment au touche-touche (il y a bien une autre expression, mais je ne l'utiliserai pas).

Deux dangers nous menacent:

- le fusil-mitrailleur qui prendrait le sentier en enfilade, mais là encore le rebelle dort ou n'a jamais mis les pieds dans cette zone. Dieu merci.

- Le trébuchement et la bascule dans le ravin sur notre droite. D'ailleurs c'est arrivé à un soldat une centaine de mètres devant moi. Il a heureusement pu se raccrocher à un buisson trois ou quatre mètres plus bas. Position très inconfortable. Mais sa section en liant des ceinturons en corde improvisée a réussi à le remonter.

Nous voilà enfin de retour sur notre zone de repos. La déclivité a beau être faible, il faut quand même jouer des talons pour ne pas glisser trop loin du coin confortable, tapissé de cailloux, où l'on a choisi de dormir.

Le lendemain mon canonnier radio ne tenant pas sur ses jambes est hors service. Mon «garde du corps», celui qui porte la pile de rechange prend son barda lui laissant un sac vide sur le dos. Je ne peux le surcharger et je récupère donc le poste radio — PR C (9 si ma mémoire est bonne) — et nous partons vers le lieu de recueil par les véhicules.

Encore un étroit sentier à flanc de montagne mais dont le profil général est lentement descendant. Le gros problème c'est qu'il est perpendiculaire à toutes les profondes ravines qui barrent notre route et elles sont nombreuses! Ne pouvant laisser mon canonnier radio évanescer sur le terrain, ni le faire évacuer par EVASAN⁶ je l'ai placé devant moi. Dans les descentes je le retiens par les courroies de son sac, tandis que dans les montées je le pousse. Les guides de Chamonix ont peut-être autant de mansuétude avec leurs clients, mais c'est leur métier. Moi j'apprécie beaucoup moins cette séance de sport. D'autant moins que le petit déjeuner sur les hauteurs du Mont Babor a été plutôt sommaire! Il me tarde d'arriver au point de récupération des véhicules!!!

Si en École j'ai appris les techniques de base pour œuvrer des deux côtés des trajectoires, comme officier de tir ou comme observateur, c'est quand même en opération et sur le terrain que j'ai appris à m'adapter.

Je voudrais toutefois remercier chaleureusement, ici, le III/64^{ème} Régiment d'Artillerie (d'Afrique) pour cette initiation à la montagne et aux joies de l'alpinisme.

Mais je n'en ai pas fait mon sport préféré et je n'ai pas postulé pour le 93^{ème} Régiment d'Artillerie⁷ seule unité de l'Artillerie française spécialisée «montagne», qui formait nos recrues.

⁶ Évacuation sanitaire

⁷ À Varcès près de Grenoble.

Cherchez l'erreur

L'Artillerie, malgré sa réputation d'arme savante, a comme tout le monde droit à l'erreur. Et si elle ne l'a pas elle le prend!

Du temps où j'avais l'honneur d'être Lieutenant d'Artillerie, j'ai tiré, en Algérie notamment, de nombreux coups de canons qui m'ont permis de déduire que tous les quatre cents coups environ je bénéficiais d'une erreur. Mon binôme d'École d'application rencontré plus tard au détour d'un champ de tir était arrivé à la même conclusion que moi. C'est pourquoi les artilleurs se fient à la prudente sagesse de cet adage qui leur recommande de toujours se placer du bon côté de la trajectoire. Cette maxime doit remonter à Gribeauval et même sûrement aux Romains utilisateurs de dangereuses catapultes. Même si rien n'a jamais été publié sur le sujet, cette certitude que l'erreur existe a marqué des générations de canonniers.

Il y a en fait trois sortes d'erreurs.

- Il y a d'abord les banales relatives au gisement, à la hausse ou à la charge qui se détectent rapidement d'un coup d'œil (après départ du coup bien sûr). En fait deux coups d'œil, le premier pour en détecter l'origine, l'autre pour voir sur la carte où l'obus a pu tomber (en Algérie dans le no man's land avant la frontière tunisienne c'était en fait sans importance, mais dans le minuscule réceptacle du Valdahon ou de Bitche, juste à côté de l'Allemagne, c'était primordial). Ces erreurs sont triviales, à la portée du premier chef de pièce venu, elles sont de peu d'intérêt et je ne m'y attarderai pas.



Obusier de 105mm HM2. Canon US de la 2^e guerre mondiale

- Ensuite il y a bien entendu des erreurs plus subtiles qui nécessitent une recherche plus complexe et plus longue.

Je peux citer par exemple celle commise par ce jeune chef de pièce, arrivé en Algérie frais émoulu de notre régiment de montagne bien connu qui formait nos recrues. Pour l'aguerrir un peu je l'avais chargé des réglages; il n'y avait en principe pas trop de risques puisque pour ce faire on tirait des fumigènes.

Donc ce jour-là, tout au nord du barrage à la frontière tunisienne, tout près de la mer, un navire de la Marine nationale devait participer à une opération et, pour exercer son Artillerie, on m'avait demandé de délivrer un fumigène sur un piton afin de lui désigner l'objectif à traiter. Un fumigène! fatale erreur! Donc mon jeune sous-officier tire ce fameux obus peu dangereux qui a fait plouf à quelques encâblures du fier bâtiment de la Royale. Ce dernier a immédiatement poussé les feux pour regagner son port d'attache. J'ai alors compris que je ne passerai jamais par Lanvéoc-Poulmic. À deux cents brasses près ce jour-là, tout comme quelques années plus tôt à trois ou quatre points près lors du concours de l'École navale.

Mon chef de pièce venait, je le pense, d'inventer ou de redécouvrir (?) une erreur hors du commun.

Il faut dire (à sa décharge?) que la position de batterie, dans un creux ne permettait pas d'utiliser des repères éloignés, ces fameux arbres en boule (ceux en pinceau sont moins cotés), essences si chères aux Artilleurs (*voir les sonnets à leur gloire en annexe*). Il fallait orienter les tubes par un système de doubles piquets. Pour faciliter la défense rapprochée les pièces étaient quasiment l'une sur l'autre. Ce qui a permis au pointeur en direction, en utilisant les doubles piquets d'une pièce voisine, de me faire arracher quelques cheveux en cherchant pourquoi nous aussi nous faisons des ronds dans l'eau.

- Et enfin il y a l'erreur de troisième type. C'est celle qui se manifeste d'un côté de la trajectoire (le mauvais) mais pas de l'autre (celui où se tient l'Artilleur avisé). Personne n'a pu se vanter de la voir et donc on n'imagine pas qu'elle puisse exister et pourtant je l'ai rencontrée.

Toujours en défense au nord du barrage, côté tunisien, ma batterie presque encerclée par un incendie déclenché par une grenade lancée d'un camion par un légionnaire facétieux, avait dû se replier sur une sorte de dune, où toujours pour les mêmes raisons de défense rapprochée les pièces étaient au coude à coude. Mais là au moins je n'avais plus le souci du pointage sur double piquets car on disposait à l'horizon de quelques splendides repères.

C'est alors que mon commandant de batterie, parti au-delà du barrage en liaison auprès d'un chef de bataillon, communique: «Alésoir 13, ici 11, envoyez quatre explosifs sur B 142» (point répertorié dans un plan de feux).

Alésoir, indicatif du groupe, avait fait l'objet de cette remarque significative (quand on parle d'erreur) d'un fantassin à mon prédécesseur: «votre indicatif est-il Alésoir ou Arrosoir?»

Déjà reportés sur la planche, les éléments du tir sur B 142 sont rapidement passés aux pièces qui annoncent «prêtes». D'un coup d'œil je vois mes quatre tubes parallèles. C'est rassurant (un peu) car dans l'Artillerie on peut se tromper de plusieurs kilomètres pourvu que les coups soient groupés.

«Alésoir 11, ici 13, coups partis».

La durée de trajet dépasse la minute car nous sommes en tir vertical. Le temps est largement dépassé et toujours silence radio.

J'ai appris plus tard que ces longues minutes avaient été nécessaires au Capitaine pour expliquer au fantassin que ces quatre coups étaient une démonstration de ce que l'Artilleur pouvait faire. Ils étaient tombés à quatre cents mètres à peine de leur position, juste la distance de sécurité d'un obus de 155mm pour un homme debout. Mais prudent et modeste je ne servais que du 105mm. J'avais un peu de marge!

Et brusquement: «Ici le Capitaine, passez-moi Mazel». Oh là là! On ne respecte plus la procédure, cela sent l'orage! Effectivement je prends dans les oreilles une soufflante à décorner un troupeau de buffles. Mais pas tout seul car personne n'a pensé à baisser le volume et donc toute la batterie en profite.

Bien qu'accroupi dans mon Dodge 4x4 Poste Central de Tir, je suis moralement raidi dans un garde-à-vous impeccable, à six pas, les yeux fixant la ligne bleue des Vosges, comme appris à Coëtquidan. J'en profite cependant pour reconstruire l'objectif et la validité des éléments de tir. En sautant du véhicule je mets les pelotons de pièce au garde-à-vous dix mètres en arrière des flèches. Quand l'engueulade est terminée je vais vérifier les éléments de la première pièce: charge, gisement, pointage, point de repère, hausse, coincement des bulles...Et je passe à la pièce suivante puis aux deux dernières; c'est forcément inutile car les tubes sont réellement parallèles et que les quatre coups étaient groupés.

J'ai tout vérifié deux fois peut-être même trois sans trouver d'erreur...Sa colère retombée, mon Capitaine et moi avons parlé, supputé, échafaudé des hypothèses...Et puis le temps a passé

jusqu'au jour où, rentrés en France, un des chefs de pièce m'a avoué la vérité, mais il y avait prescription!

Mon cher sous-officier, spécialisé dans l'erreur vicieuse, avait fait afficher une hausse erronée d'une centaine de millièmes. Les trois autres, voyant leur tube non parallèle et croyant s'être trompés, avaient «rectifié» leur pointage en hauteur. Ensuite quand la colère du Capitaine leur a chatouillé les oreilles, et pendant que je vérifiais les éléments du tir, ils ont instantanément rectifié leur hausse en incitant le fautif originel à en faire autant, en se gardant bien de me le faire savoir.

L'Artillerie moderne qui doit beaucoup à l'électronique voit sûrement le nombre d'erreurs autres que banales se réduire faussant du même coup ma statistique, mais supprimant aussi quelques poussées d'adrénaline sans lesquelles l'arme dite savante paraîtrait bien monotone!

Annexe

Au fidèle Arbre en boule (Version 1)

Gloire à toi Arbre en boule planté sur l'horizon.
Sur tous les champs de tir tu agis comme un phare.
L'artilleur te bénit jusqu'à la déraison.
Sans toi pas de repère, je te le dis sans fard.

Pour avoir pratiqué l'alidade à pinnule
Certains préféreraient des arbres filiformes.
Comment les distinguer parmi la foulitude
De cyprès alignés dans leurs noirs uniformes?

Ne crains rien cher repère, quelle que soit ton essence,
Ne pas viser sur toi est un grave non-sens
Qui vaut à tout sceptique bien des déconvenues.

Je pense très souvent qu'il serait bienvenu
Que chacun pétitionne pour t'inscrire illico
Au fameux patrimoine mondial de l'UNESCO.

Au fidèle Arbre en boule (Version 2)

Tu es debout, présent, là-bas sur l'horizon,
Comme un scout toujours prêt à nous rendre service
Et nous comptons sur toi, avec juste raison,
Comme une aide à pointer sans aucun artifice.

Il existe bien sûr d'autres arbres aux forêts
Mais aucun n'a jamais acquis ta renommée.
Il est des artilleurs quelque peu égarés
Qui croient qu'on peut choisir au hasard la ramée!

Le cyprès filiforme ainsi qu'une alidade
Ne se trouve jamais que dans quelques contrées,
Alors que toi tu es, fidèle camarade,

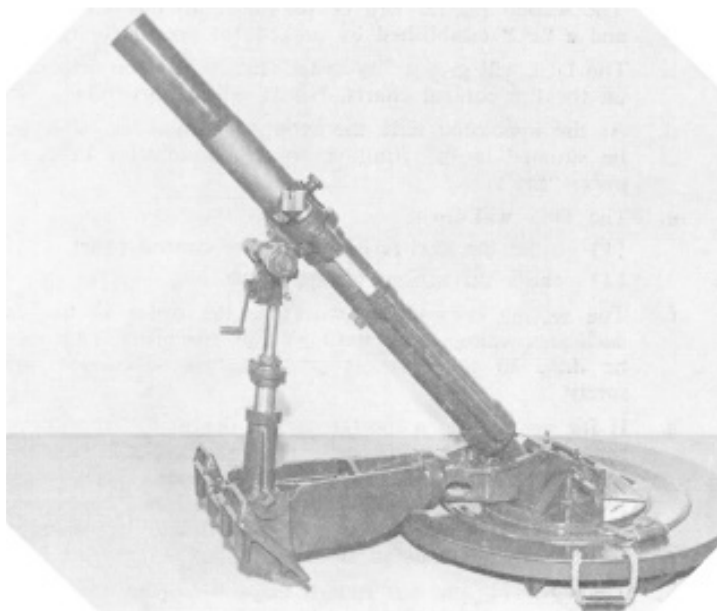
Repérable en tous lieux. Et pour t'idolâtrer
Les artilleurs de Metz, acclamés par la foule,
Iront se prosterner devant toi Arbre en boule.

La chance, amie indispensable de l'Artilleur

Dans l'Artillerie, pour vivre longtemps et tranquille, il ne suffit pas d'être du bon côté de la trajectoire, il faut aussi avoir de la chance. J'en ai de nombreux exemples. Je vous ai déjà conté précédemment cet épisode où quatre obus explosifs ont raté mon Capitaine de quelques 400m, je n'y reviendrai pas et prendrai un nouvel exemple dans mes souvenirs de campagne, du temps où je guerroyais en Algérie.

Mon groupe, de réserve générale, était stationné dans le secteur de Bougie. Et moi, de réserve particulière, j'étais affecté, en fonction des besoins de remplacement provisoire (lieutenant de tir, observateur avancé, commandant d'unité...), dans toutes les batteries (déjà l'homme à tout faire comme à Minerve?). Je faisais donc à ce moment-là partie des effectifs de la batterie de commandement et des services. À la tête d'un «commando» (constitué des cuisiniers, secrétaires et autres employés). J'étais, entre autres, chargé de la sécurité nocturne de l'unité (patrouilles, embuscades...). Je ne m'étendrai pas sur les faits d'armes de cette unité.

Cette histoire commence donc le jour j'ai été dépêché dans un poste pour rapidement instruire ses occupants fantassins dans l'art subtil du tir courbe. En jeep, avec pour seule escorte mon chauffeur, je roule sur une piste tortueuse et accidentée de la montagne Kabyle. Un peu tendu tout de même, j'ai un œil sur la sortie du prochain virage et l'autre sur la crête dont nous parcourons le flanc. Enfin voilà le poste perdu au bout du monde, doté d'un mortier de 4,2 pouces que la garnison voudrait bien utiliser pour interdire aux fellaghas le passage d'un col à environ quatre kilomètres.



Les fantassins qui m'attendent n'ont pas plus que moi la connaissance de leur engin. Bien que ressemblant à un mortier de 120mm je vois ce matériel pour la première fois. Mais quel qu'en soit le calibre et la forme, un tube est un tube! Je vais donc m'instruire et simultanément enseigner.

D'abord mettre en batterie, ensuite orienter à la boussole, puis pointer vers le col. Pour un artilleur c'est l'enfance de l'art. «Vous avez bien une table de tir?» «Il y a au fond d'un tiroir un bouquin dont on ne sait pas à quoi il sert. C'est peut-être ce que vous voulez?». C'était bien cela. Avec la distance du col, mesurée sur la carte, et la table de tir on détermine la charge adéquate.

Je ne pense pas utile de leur enseigner l'art subtil de couper le millième en quatre. Donc je ne parle pas de toutes les approximations faites, aussi bien sur la carte qu'avec la boussole. Elles seront annihilées par un simple réglage. Le premier et seul coup que j'ai fait tirer tombe pile sur le col. Je suis plutôt estomaqué par les possibilités de l'engin, mais je ne pipe mot tout en gonflant la poitrine!

Pour un Artilleur d'aujourd'hui, doté de moyens hypersophistiqués, c'est d'un banal à pleurer. Mais pour nous, les anciens de la vieille école, un coup au but est un coup anormal qui coûte à son auteur une tournée générale sitôt rentré à la popote! Je suis venu pour apprendre aux biffins à tirer au mortier, pas pour leur enseigner les nobles traditions de l'Artillerie de papa!

Je remonte dans ma jeep. On ne me salue pas mais on me tire bien bas le chapeau (de brousse). À nouveau la piste à la tombée du jour, sans mines artisanales (oui je sais, IED est plus moderne), sans embuscade ni même un coup de feu lointain!

Une journée de totale baraka vous dis-je!